

# Illustration Européenne



BRUXELLES;  
**BUREAU DE L'ADMINISTRATION**

BOULEVARD DU NORD, No. 107.

convulsif; — au cinquième, la mauvaise humeur; — au sixième, la colère; — au septième, l'embarras de la langue; — au huitième, la fureur; — au neuvième, la perte de l'équilibre. — Puis la prostration, le bégaiement, l'imbécillité et la perte des facultés.

\* \*

Parmi les coins de terre privilégiés qui nous appellent à l'époque des vacances, il en est un qui n'est pas assez connu ni assez visité: c'est le „pays de Dinant,” que M. Constantin Rodenbach vient de décrire avec talent et une grande vivacité de style, dans un ouvrage intitulé: *Dinant-Pittoresque*, Guide de l'excursionniste (édité dans cette ville, à l'imprimerie Delplace-Lemoine).

A vrai dire, ce livre n'est pas un simple guide; c'est un ouvrage que distinguent de véritables qualités historiques, littéraires, artistiques et scientifiques; il est en même temps amusant, utile et instructif. L'auteur commence d'abord par nous parler de Dinant, de ses monuments, des plaisirs que l'on y trouve; il nous raconte l'histoire de cette ville ainsi que celle de ses édifices; puis il nous conduit jour par jour vers chacune de ces agréables promenades qui rayonnent dans toutes les directions. Il divise ses excursions en plusieurs étapes, il fait passer sous les yeux du lecteur tous les sites, tous les paysages attrayants, qui peuvent charmer ses regards; nous décrit les vieux castels féodaux en ruines, les châteaux modernes décorés avec luxe; et toutes ces descriptions sont accompagnées de données historiques fort exactes, et émaillées de quelques chroniques et légendes fantastiques, bien connues dans le pays. Les environs de Dinant sont réellement féconds en curiosités de toute espèce, en beautés et en richesses de toute nature; l'historien, l'archéologue, le naturaliste, l'artiste, le poète y trouvent à puiser à pleines mains.

M. Rodenbach n'a rien oublié et a su faire ressortir avec intelligence tous les agréments que possède cette terre privilégiée; il nous parle aussi des vestiges de villes, des camps romains, des cimetières francs, des restes d'antiques monastères, des grottes profondes, que l'on rencontre dans cette pittoresque contrée. — L'excursionniste trouvera donc dans le livre de M. Constantin Rodenbach toutes les indications dont il peut avoir besoin, même jusqu'au moyen de faire cette tournée le plus économiquement et le plus rapidement possible.

\* \*

Pour donner une idée de la nouvelle école littéraire appelée Réalisme, puis Naturalisme, voyons comment un adepte vous arrangerait ces deux célèbres vers de Racine:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

„Celui qui met un frein.” Vous savez tous ce que c'est qu'un frein, — un des détails du harnachement, l'objet à l'aide duquel on retient le cheval. Cela s'introduit d'ordinaire dans la bouche de l'animal, entre les deux mâchoires, mais cela ne se met pas à la fureur.” La fureur n'a point de bouche, ni de mâchoires non plus. La fureur des flots! Voyez-vous le frein du cheval destiné à retenir les flots! Biffez donc vite.

„Et puis, „arrêter les complots des méchants!” Encore une chose qui ne peut se soutenir. On n'arrête point les complots. Tout au plus met-on la main sur ceux qui les font.”

Ainsi procède cette théorie nouvelle. Avec elle, aucun poète ne serait possible.

\* \*

Un homme qui a dépensé toute sa fortune à voyager, et qui ne vivait plus guère que des secours qu'il recevait de quelques anciens amis, se présente, au mois d'avril dernier, chez l'un de ceux-ci, — quasi millionnaire, — et lui demande deux billets de mille francs pour se rendre aux environs de Naples. Cette somme lui est accordée, à la suite d'une explication qui, tout en paraissant fort étrange au prêteur, avait néanmoins éveillé fortement sa curiosité.

Voici le fait:

Il y a trois ans, notre voyageur, en longeant

une ancienne route aboutissant à Capoue, avait découvert une statue de marbre singulièrement mutilée, mais sur laquelle se lisait encore cette inscription en dialecte napolitain: „Le premier jour de mai, au soleil levant, j'aurai une tête d'or.”

Quel pouvait être le sens de cette mystérieuse inscription? Notre homme y avait réfléchi bien souvent et croyait enfin l'avoir découverte. C'était le résultat de cette découverte qui lui avait fait obtenir de quoi entreprendre le voyage.

Donc, à la fin d'avril, il arrivait à Naples, et le premier mai il se rendait, avant le lever du soleil, au lieu en question. Ayant remarqué l'endroit où aboutissait l'ombre de la tête de la statue juste au moment où le soleil paraissait à l'horizon, il se mit à creuser la terre, et y trouva de l'or et des pierreries pour une valeur de deux cent mille francs. — Voilà certes pour faire un digne pendant à l'histoire de „l'âme du licencié Vargas,” que l'on trouvera dans „*Gil Blas*.”

\* \*

Il existe en France une institution assez ancienne et à laquelle le tragique mariage de feu M<sup>me</sup> Lafarge donna une certaine célébrité: je veux parler des agents matrimoniaux, dont M. de Foy a offert le plus parfait spécimen. Il est étonnant que rien de semblable n'ait encore été tenté en Belgique. L'Anglais et l'Anglaise, eux, vont résolument au-devant de ces mariages de hasard, sans avoir à consulter ou à rétribuer un truchement. En quatre lignes, le n<sup>o</sup>. 2653 expose sa fortune, sa taille, la nuance de ses cheveux, la quantité d'argenterie qu'il possède, ses goûts littéraires, s'il préfère la ville ou la campagne, etc. Sur ces détails le n<sup>o</sup>. 3008 s'éprend, et demande à entrer en relations avec le séduisant n<sup>o</sup>. 2653. Les photographies s'échangent, le mariage est bâclé.

\* \*

On échange aussi en Angleterre, par la voie des journaux, des correspondances passionnées. (Cela existe également chez nous, mais sur une très-petite échelle.)

Comme je plaisantais à ce sujet un Anglais, dont un assez long séjour à Paris avait un peu altéré le caractère national, il me répondit: „Vous prenez donc ces choses au sérieux? Sachez que la moitié du temps c'est un langage conventionnel dont se servent nos voleurs pour s'entendre et monter des coups. Exemple: Ma chère âme, je pars ce soir pour la campagne, veut dire: Il y a une expédition pour cette nuit. Envoie une lettre, cela veut dire: Surine le panté, et ainsi de suite.” — Peut-être mon Anglais, vexé de quelques railleries, a-t-il voulu se moquer de moi. En ce cas, je me hâte de faire comme font toutes les victimes d'une mauvaise plaisanterie, et je la transmets à mes lecteurs.

\* \*

Il ne faut jamais, en thèse générale, négliger de répondre aux questions des enfants. Une dame de ma connaissance vient d'avoir une preuve de l'excellence de ce principe.

Cette dame a une fille de six à sept ans, très-questionneuse de sa nature. Elle demande un jour à sa mère ce que c'était qu'un „enfant terrible,” et elle reçut une explication détaillée.

Or, il faut savoir que M<sup>me</sup> Z. est veuve, et quoique jeune encore, a cependant subi assez les outrages du temps pour avoir besoin de les réparer. Comme elle procédait à certaines opérations propres à la rajeunir, sa fille, qui entraînait en ce moment, s'écria avec un petit sourire diabolique: „Tu es bien heureuse, maman, que je ne sois pas un enfant terrible!”

JEAN-LE-BUTINEUR.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il n'est pas de miroir qui ait été, cette année, autant consulté par les jolies femmes, que le baromètre par un chacun, et Dieu sait... Mais éloignons toute triste prévision, et indiquons à nos lecteurs le moyen de se

procurer à peu de frais un baromètre beaucoup plus exact que ceux qui sont dans le commerce.

Prenez un demi gramme de camphre, autant de salpêtre et de sel ammoniac. Dissolvez ces matières séparément dans de l'eau-de-vie pure d'au moins dix-huit degrés, ce qui se fait promptement pour les sels, mais plus lentement pour le camphre. Pour accélérer, chauffez au feu ou à l'eau chaude le petit pot dans lequel vous voulez obtenir la solution camphrée.

Ces matières dissoutes, mélangez-les dans un flacon oblong, de la forme des anciens flacons d'eau-de-cologne, que vous fermez d'un bouchon et cachez à la cire. Vous le suspendez ensuite de manière à ce qu'il soit exposé au nord.

Les cristallisations qui se produiront à l'intérieur du flacon indiqueront très-fidèlement les changements de temps. La limpidité du liquide annonce le beau temps; s'il vient à se troubler, c'est signe de pluie; si la glace se forme au fond, l'air sera lourd ou bien il gèlera.

La présence de petites étoiles dans le liquide présage la tempête; de gros flocons pronostiquent le temps couvert ou la neige; des filaments à la partie supérieure, le vent; de petites pointes, un temps humide ou nébuleux. Quand les flocons montent et se tiennent dans le haut du liquide, le vent se produira dans les couches supérieures de l'air. Plus la glace monte, plus le froid deviendra rigoureux.

Voici une explication nouvelle du langage des fleurs:

Un observateur assure qu'un grand nombre de plantes peuvent fournir des pronostics certains par rapport à l'état atmosphérique, et, par cette raison, peuvent être regardés comme des baromètres naturels. Il signale le mouron comme le plus sûr des baromètres. Lorsque la fleur est complètement épanouie, on peut être assuré qu'il ne pleuvra pas au moins de plusieurs heures.

Si la fleur est à moitié fermée, le temps est généralement pluvieux; si elle est tout-à-fait fermée ou si elle s'enveloppe dans son calice, le voyageur peut prendre son manteau à coup sûr. Les différentes variétés du trèfle contractent toujours leurs feuilles à l'approche de l'orage, ce qui a fait surnommer cette plante le baromètre du campagnard. La tulipe et plusieurs autres fleurs colorées de la nuance jaune se ferment toutes avant la pluie. Une espèce d'oseille sauvage double ses feuilles avant l'orage. Le „*bauhinia*” ou ébénier des montagnes, et généralement les plantes sensibles, suivent les mêmes habitudes.

ÉLOY.

#### TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

III.

Le voyage pour Alfred fut d'abord fort triste. Le pauvre jeune homme, en essayant de temps en temps une larme furtive, songeait à tous ceux qu'il venait de quitter, aux plaisirs innocents de son enfance. Mais l'aspect des campagnes nouvelles, des sites inconnus pour lui, plus encore que la conversation animée de ses compagnons de voyage, le tira bientôt de sa rêverie. Des idées moins noires d'abord, riantes ensuite, naissaient dans ce cœur qui, comme une cire molle, prenait toutes les empreintes que lui imprimait la beauté de la nature, en cette matinée de septembre. Les riches moissons, dorant les champs et les vallons, étaient, il est vrai, rentrées; on n'entendait plus les chants joyeux des moissonneurs et des glaneuses, mais si les champs étaient dépouillés de leurs ornements dorés, les arbres, dans les vergers, montraient à l'œil du passant leurs beaux fruits d'un rouge éclatant ou d'un jaune d'or, et imprégnaient l'air d'une odeur suave et enivrante. Les mille oiseaux qui peuplaient les bosquets et les bois, envoyaient, comme prière et louange au Très-Haut, leurs harmonieuses chansons.

Alfred sentit son âme émue et son cœur se dilater au milieu de cette nature qui se révélait maintenant tout autre à lui. Il vit bientôt sa tristesse disparaître. Au bout d'une demi-journée de voyage, il était plus fort, et même consolé.

Sa curiosité fut bientôt éveillée au plus haut point. Après les splendeurs des campagnes, il contemplait en passant les beautés et les magnificences des grandes villes qu'il devait traverser pour arriver à destination, car son vieil oncle

demeurait à Bonn.

En ces temps, où le génie de l'homme n'avait pas encore fait sillonner notre beau pays par de nombreuses lignes ferrées, si les voyages étaient plus longs et plus tristes en hiver, ils



JEUNESSE INCONSCIENTE, D'APRÈS M. W. ZIMMER.

étaient, surtout pour les jeunes imaginations, d'un intérêt plus vif et d'un agrément bien plus grand que ceux qui s'accomplissent de nos jours d'une manière si rapide.

Maintenant, les beaux sites, les magnifiques

tableaux qui s'offrent à chaque instant à la vue du voyageur, ne nous apparaissent que comme un éclair; on voudrait voir, regarder, contempler, mais, hélas! on est déjà loin. La vapeur, qui ne voit rien, qui est matérielle, ne

s'arrête pas; il faut marcher en avant, tandis que de la diligence ou de la chaise de poste, on pouvait avec facilité contempler ces grands tableaux de la création, et souvent emplir son âme, en quelques instants, de bien douces

émotions et de trésors de poésie.

Le pauvre garçon restait ébahi devant les monuments, devant les cathédrales, chefs-d'œuvre du génie du moyen-âge; lui qui n'avait vu que les maisonnettes de son village, qui

croyait que la maison de campagne où demeurait Léonie, et la vieille église paroissiale, étaient ce qui existait de plus beau, de plus imposant au monde....

— Quel luxe, quelle richesse! se disait-il, en

voyant passer, rapide comme l'éclair, devant la diligence à l'allure toujours égale, tant d'équipages somptueux!...

Mais, quand détournant la tête, il voyait sur le trottoir une pauvre mère en haillons, tenant



LE KABYLE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. T. POILPOT.

sur les bras un enfant pâle et chétif, tendre sa main amaigrie au passant qui la repoussait durement, il soupirait avec désillusion et tristesse:

— Et quelle misère aussi, grand Dieu!...

De relais en relais, et après bien des jours

de voyage, Alfred arriva enfin à Bonn. Son oncle le reçut à bras ouverts. Le jeune garçon, ému par ces caresses, versa encore quelques larmes de regret à la pensée des chers absents, mais il surmonta bientôt son émotion, et re-

foulant ses larmes au plus profond de son cœur, il se dit :

— Courage maintenant, il le faut.

Il avait senti que l'horizon scientifique de l'école de son village était trop restreint pour

lui. L'instruction qu'il y recevait, cette nourriture de l'âme et du cœur, était devenue insuffisante pour sa jeune intelligence qui avait faim de connaître et de sonder les mystères de la science.

Dans le séjour pacifique du gymnase de Bonn, où son jeune cœur et son active intelligence, sous la conduite de maîtres éclairés, devaient se former aux rudes combats de la vie, notre héros prit bientôt la ferme résolution de dédommager par sa conduite et son application, les sacrifices de son oncle. Le charmant tableau de son rustique village, et celui de la verte prairie où il avait joué si souvent avec Léonie, lui revenaient il est vrai souvent à l'esprit, mais c'était pour lui comme un aiguillon qui le poussait au travail. Il s'était fait un but dans la vie, et comme le voyageur il devait marcher en avant pour y arriver. C'est ce qu'il fit bravement.

Ces nouvelles études, avec leurs difficultés sans nombre; ces sciences, avec leurs sombres mystères et leurs dédales sans fin, l'effrayèrent bien un peu au commencement, mais, comme nous l'avons dit, Alfred avait une intelligence d'élite et un entendement exquis. Aussi, ce qui lui parut difficile, incompréhensible d'abord, devint bientôt pour lui un jeu. L'inconnu qu'il sondait d'une main ferme, lui ouvrit ses replis les plus cachés. Les vertus qu'il pratiquait sans affectation, sans ostentation, ornèrent son cœur des plus belles qualités.

Les promenades que l'on faisait régulièrement deux fois par semaine, avaient aussi pour le jeune Alfred un charme tout particulier. Elles donnaient à son corps, qui souvent pliait sous le travail de l'esprit, un exercice modéré et salutaire. L'air vif et pur de la campagne rendait avec usure ce que l'air confiné de la pension avait fané en lui de fleurs de jeunesse. Notre étudiant, comme un prisonnier rendu à la liberté, se roulait sur l'herbe, riait et chantait tour à tour. On eût dit qu'il était ivre d'air et de liberté. Puis, il rentrait à la pension frais et dispos, et chaque fois plus fort et plus courageux.

Les années, si longues et si tristes pour les désœuvrés, s'écoulaient rapides pour notre jeune travailleur. Il partageait son temps entre les études sérieuses qui lui étaient imposées par le programme du gymnase, et ses occupations de prédilection: la lecture des grands et immortels poètes du 17<sup>e</sup> siècle. Sous les rayons de ce soleil bienfaisant, il lui semblait vivre d'une autre vie, il sentait naître en lui ce germe de poésie, que le temps devait faire éclore et épanouir.

Tout lui réussissait à souhait. Ses progrès furent rapides et étonnants. Il marchait de triomphe en triomphe. Ses maîtres le proposaient continuellement comme un exemple à ses condisciples. Alfred, simple, bon et serviable sans affectation ni prétention, était l'ami de tous.

Petit à petit, il était devenu un jeune homme sérieux. Souvent, pendant que ses compagnons se livraient au jeu avec une ardeur sans pareille, il se promenait tout rêveur dans le jardin de la pension. Sa pensée alors flottait au loin, et en entendant comme dans le lointain les cris et les rires des jeunes écoliers, son âme vivait de souvenirs.

Et il pensait lui, si jeune encore, à une autre enfant!...

Il se revoyait jouant avec elle, parcourant les prés et les bois, cueillant les fleurs et l'herbe verte!... Il voyait encore le charmant sourire de cette enfant, il sentait son haleine comme un doux zéphyr lui caresser les joues, brûlantes par l'ardeur du jeu!...

Et alors, il sentait son cœur battre plus vite; un sentiment indéfinissable, incompréhensible venait remplir son âme. Qu'était-ce?... Le jeune homme ne le savait pas!... Aimait-il?... Dieu seul, qui sonde les plus profonds replis de l'âme humaine, le savait!

#### IV.

Six années se sont écoulées.

Alfred pouvait quitter le gymnase de Bonn. Quel dut être le bonheur de son vieil oncle quand il le serra sur son cœur, lui dont le front venait d'être ceint du laurier vainqueur.

Aussi, ce fut en pleurant et en embrassant le jeune lauréat, qu'il lui fit ses adieux.

— Va, mon enfant, retourne chez ta digne aïeule; tu as bien mérité quelques mois de repos. Va, pense quelquefois à moi, puis reviens-moi comme tu es parti, bon et aimant. Tu le sais, mon ami, dans quatre mois il faut que tu reviennes. Les portes de l'Université vont s'ouvrir toutes larges pour toi; tu n'es qu'à mi-chemin. Interroge bien ta vocation, car c'est là l'acte le plus grave, le plus solennel de la vie; on ne peut trop y penser. Va, que ma bénédiction t'accompagne. Sois heureux, mon enfant!

Et le vieillard, qui chérissait doublement Alfred, lui qui n'avait jamais connu les douceurs de la paternité, sentait à cette séparation comme s'en aller une partie de lui-même.

— Soyez tranquille, mon oncle, dit le jeune homme, en lui rendant ses caresses. Je suivrai vos conseils, je serai digne de vos bienfaits: adieu.

Et le voilà parti pour sa patrie, pour son cher petit village, qui formait toujours pour lui la plus belle perle de ce joyau que l'on nomme la Flandre.

Si au départ il souhaitait que le voyage fût long pour satisfaire sa curiosité et son penchant naturel vers la poésie, maintenant, au contraire, les heures lui paraissaient des journées. Il aurait voulu voir les chevaux fendre l'espace, brûler le pavé, et l'emporter dans une course folle, vertigineuse vers son lieu natal. Les pauvres bêtes, malgré les désirs violents d'Alfred, désirs qu'il aurait parfois volontiers changés en coups de fouet, n'en continuaient pas moins leur allure habituelle, qui était loin d'être vive.

Après plusieurs journées de voyage, il était près d'arriver à destination.

Pour maîtriser son émotion et pour que personne n'en fût le témoin indiscret, il descendit de la diligence à l'extrême limite du village. Le reste du chemin, il résolut de le faire à pied.

Que dut ressentir Alfred, après six années d'absence, en approchant de ce cher Eden, caché là-bas derrière les arbres touffus. Tout ce qu'il rencontrait, il le reconnaissait; tout semblait parler à ses souvenirs.

Dans cette petite chapelle, il avait prié.

A l'ombre de ce chêne séculaire, que de fois il avait joué avec elle!... Avec elle... Léonie!... Elle était une enfant quand il était parti: reconnaîtra-t-elle encore son frère Alfred? Et, n'était-ce point sous ce toit là-bas qu'elle habitait! Sa grand'mère l'aura-t-elle avertie de son arrivée!... Et sa sœur!... Grand Dieu, quel bonheur l'attend!

Enfin il voit poindre le toit de la maison où, douce et heureuse, s'était écoulée son enfance!... Il presse le pas, il approche.

Déjà ses yeux peuvent voir trois personnes sur le seuil de la maison verte.

Son cœur bat à se rompre, ses yeux se troublent un instant. Il ne marche plus, il court...

Bientôt il reconnaît la vieille Gertrude qui semblait avoir commandé aux années de respecter son existence pour l'amour de ses deux enfants; et on eût dit que les années, si revêches pour tous, avaient réellement obéi. Elle n'était pour ainsi dire point changée. Son vénérable visage paraissait encore plus doux et plus calme qu'autrefois. A côté d'elle se trouvait sa sœur Marie, qui était devenue une jolie fille de dix-sept ans, et près de Marie était une jeune personne à la taille svelte, élancée. Une riche chevelure blonde entourait son front blanc comme l'ivoire. Aux soulèvements brusques et inégaux de sa poitrine, on put facilement comprendre qu'elle était sous l'empire d'une grande émotion. De loin, tout autre qu'Alfred n'eût pu la reconnaître, mais lui, aux battements de son cœur, il avait senti que ce devait être Léonie.

Il s'approche...

Les trois femmes viennent à sa rencontre en souriant. Enfin il est dans leurs bras!...

„Grand'mère! Marie! Léonie!” furent les trois seuls mots qu'il put prononcer.

— Mon enfant, soupira la vieille Gertrude en le pressant sur son sein, enfin te voilà! Comme tu es changé!... Comme tu es bien, comme tu es grand! Et toujours bien sage surtout, n'est-ce pas?... Mon Dieu, merci,

ajouta-t-elle en levant vers le ciel son œil rempli de larmes, merci de ce moment de bonheur!

— Alfred, mon frère chéri, s'écria Marie, que je suis heureuse de te revoir!

Le jeune homme la serra de nouveau dans ses bras.

Mais là se trouvait encore Léonie, immobile comme une statue, les yeux fixés sur Alfred.

— Combien il est changé, pensa-t-elle, quel noble feu dans cet œil si fier et si doux à la fois! Non, jamais, je ne l'aurais osé rêver si beau dans mes plus beaux rêves.

Et maintenant encore la belle enfant rêvait! Mais soudain, maîtrisant son émotion:

— Et moi donc, mon frère? soupira-t-elle...

Doux chantre des bois, toi, qui de ta voix magique, change le silence des nuits en une harmonie céleste, cesse ta divine chanson!... Ta voix si mélodieuse et si pure est fautive auprès de celle qui a soudain retenti à l'oreille du jeune homme.

Alfred voyait là, près de lui, le doux objet de ses plus beaux rêves lui tendre les bras. Un bonheur sans mélange remplissait son cœur. Il retardait autant qu'il pouvait le moment de se rendre à ce cri de tendresse, afin d'augmenter la somme de sa félicité. Enfin il s'élança vers elle en soupirant:

— Léonie!

— Alfred! dit-elle tout bas.

Et les deux jeunes gens, comme frère et sœur qui s'aiment tendrement, s'embrassèrent et se tenaient étroitement serrés, après une absence de six ans!

— Tu ne m'as donc pas oublié? dit enfin Alfred.

— Vois, répondit-elle en rougissant légèrement et en lui présentant une rose fraîchement cueillie, la reconnais-tu?...

— Le rosier béni!... Merci, Léonie, oh, merci!

(A continuer.)

D<sup>r</sup> C. PARET.

### UN JETEUR DE SORTS.

#### I.

Dans un village de la vallée de la Lesse, — vallée devenue célèbre par ses cavernes aux souvenirs préhistoriques, — il existe une modeste auberge, qui cependant est assez fréquentée, grâce à l'amabilité et aux bons soins de ses deux hôtesses, M<sup>me</sup> Bebette, une veuve de quarante ans, bien conservée, et sa fille Jeanne, une paysanne dont bien des citadines envieraient les excellentes façons, et surtout le charmant visage.

Là, il s'est passé naguère une suite de scènes qui ont occasionné un grand émoi dans la contrée, où personne ne peut se les expliquer.

Jeanne était courtisée par son cousin Jacques, qui avait pour rival un gros propriétaire des environs, rival peu sérieux, vu son âge, sa laideur et sa sordide avarice.

Un soir de cet été, arriva dans l'auberge en question un voyageur d'un aspect assez étrange, et par son costume, et par sa physionomie. Il annonça l'intention de rester quelques jours et demanda que ses repas lui fussent servis dans sa chambre. Il composait lui-même son menu, toujours arrosé d'une ou de deux bouteilles de bordeaux.

Entre autres particularités qui frappèrent les hôtesses, il en était deux bien faites pour les intriguer vivement. Le logeur mystérieux se tenait enfermé tout le jour, et dame Bebette, ayant regardé par le trou de la serrure, le vit lire dans un vieux et gros livre, en accompagnant sa lecture de paroles incompréhensibles.

#### II.

Quatre jours s'écoulèrent, et notre homme ne parlait nullement de payer sa dépense,

quoique, à part son bouquin, il n'eût aucun bagage comme garantie.

A la fin, l'aubergiste se décida à lui demander son dû. Mais elle se sentit retenue comme par une puissance invincible, et finit par remettre sa démarche au lendemain.

Jacques trouva l'occasion belle pour se distinguer aux yeux de Jeanne; il prit bravement la note, se rendit auprès de l'étranger et la lui présenta sans préambule. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas d'argent pour le moment et que, du reste, on devait être trop honoré de sa présence pour aborder si intempestivement un chapitre aussi misérable. Jacques prit fort mal la réponse et lâcha le mot „carotte.”

— Tu es un insolent! répliqua le mauvais payeur; tiens, je te jette un sort... A partir de ce moment, tu ne finiras ni tes phrases, ni même tes mots.

Et il mit à débiter cela un ton si important, son regard eut quelque chose de si effrayant, que le pauvre garçon se sauva aussitôt.

Arrivé en bas, il veut raconter son aventure, mais il bal... bal... balbutie tellement, qu'il n'est compris de personne, et que Bebette s'imagina qu'il est frappé de folie. Prenant son courage à deux mains, elle se rend chez notre inconnu et le somme de la payer incontinent.

Pour toute réponse, il saisit une baguette qu'il qualifie de magique. L'aubergiste, s'imaginant qu'il va la frapper, lève la main...

— Ah! tu veux me souffleter, indigne profane! s'écrie l'être extraordinaire. Eh bien! pour ta punition, je te condamne à distribuer des soufflets à tort et à travers.

Dame Bebette, terrifiée, descend quatre à quatre l'escalier et se met à giffler tous les curieux qui étaient là et dont les deux tiers se hâtent de fuir.

### III.

Jeanne, qui était une fille vaillante, et peu crédule, veut avoir le mot de l'énigme. Abordant le redoutable personnage avec douceur et le sourire sur les lèvres, elle excuse son amoureux et sa mère, en disant qu'on est assez payé quand on a l'honneur d'avoir un hôte pareil. Enchanté d'un tel langage, notre homme veut l'embrasser... Elle se fâche. Alors il lui dit:

— Pour ta punition, tu embrasseras indistinctement tous les individus du sexe masculin que tu rencontreras.

Et Jeanne de s'enfuir plus vite encore que les deux précédents. Elle reçoit un soufflet de sa mère, et au même instant, avisant le vieux propriétaire, elle s'élançe vers lui et l'embrasse. Jacques, furieux, veut protester, mais il ne peut achever sa phrase.

L'avare, exalté par la faveur dont il a été l'objet d'une façon si inattendue, déclare qu'il saura bien, lui, avoir raison du terrible sorcier.

Arrivé en sa présence, il lui débite un discours où se trouvent des phrases comme celles-ci: „Qui paie ses dettes s'enrichit; l'argent a été fait pour rouler, etc.”

— Ah! c'est ainsi, dit le débiteur, eh bien, tu deviendras prodigue, tu jetteras ton argent à tort et à travers!

Et, en effet, à peine descendu, notre vieux ladre, ayant avisé dans la rue une femme mendiant avec deux petits enfants, il lui jeta sa bourse, renfermant plusieurs pièces de cinq francs, lui qui n'avait jamais donné un sou à un pauvre.

Toute la maison devint semblable à un hospice d'aliénés. Dame Bebette continuait à distribuer force soufflets, Jeanne à embrasser le premier-venu, Jacques, plein d'une rage jalouse, à bégayer de plus en plus, le fermier à se dépouiller de ce qu'il avait sur lui.

Au milieu de ce désordre, le prétendu magicien s'échappa; mais il envoya, le soir même, payer largement sa note.

Quel était donc ce singulier personnage?

C'était tout bonnement un professeur d'Université, savant psychologue, qui avait voulu expérimenter les effets que certaines pratiques peuvent produire sur des imaginations naïves et vivement frappées.

TH. D'OMAL.

## MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

### IX.

La requête destinée au prince, et rédigée par M. Noher, reçut l'entière approbation de Franz; il trouva qu'elle exposait fort bien la question; mais il ressentit une vive répugnance devant la liste de corruption qui y était jointe.

— J'aimerais mieux, dit-il, donner à une famille indigente tous ces ducats, que de les prodiguer à des employés avides, déjà salariés par le souverain. Ces gens n'accumulent les difficultés dans les affaires, que pour se faire graisser la patte, selon l'expression vulgaire.

Le gouverneur sentit le trait qu'on lui lançait; mais comme il n'éprouvait plus depuis longtemps l'embarras de rougir, il répondit avec un tranquille sourire, en haussant les épaules:

— Il faut bien pourtant que tout le monde vive!

Puis il conseilla aux deux amis d'aller en personne solliciter à la Résidence.

— Ce petit voyage accélérera beaucoup la marche de votre affaire, outre qu'en paraissant quitter Fehdingue, vous dissiperez toutes les inquiétudes de Boulling.

— Monsieur mon compère a raison, ajouta Fasmann. Je perdrais à la vérité deux charmants hôtes; mais n'importe, pourvu que votre projet réussisse. Ainsi, partez, Messieurs, partez; car Jonas n'ignore pas que je cherche à lui enlever son monopole; c'est pourquoi chaque étranger qui fréquente ma maison, lui porte ombrage, et certainement, vous lui êtes suspects; mais quand il apprendra que vous êtes partis, tous ses soupçons s'évanouiront, et nous aurons carte blanche pour agir.

Franz n'était pas très-curieux de visiter la capitale, il lui en coûtait de quitter sitôt Fehdingue. Cette petite ville était devenue pour lui, depuis vingt-quatre heures, un paradis terrestre. Mais, après y avoir bien réfléchi, il résolut d'entreprendre ce voyage, qui devait abrégier la marche tortueuse à laquelle il était condamné avant de parvenir à la divine maîtresse de son cœur.

Le départ fut donc fixé au lendemain.

Maurice, que rien n'attachait à Fehdingue, se décida d'autant plus vite à ce voyage, que son intention était de se rendre dans une ville de commerce, pour lever à la Banque la somme promise à son ami; car une partie de sa fortune y était placée. Il se proposait en même temps de chercher un fidèle garçon de boutique, Franz, qui ne voulait avoir que l'air et le nom de marchand, ne se souciant pas de tenir lui-même l'aune et la balance.

M. Noher et son compère amenèrent la conversation sur la chronique scandaleuse de la ville et des faubourgs. Pendant ce temps, Franz était à la fenêtre, ne quittant pas des yeux le bac ni les bateaux qui cotoyaient celui-ci. Ils amenèrent en deçà plusieurs personnes peu intéressantes pour lui.

Enfin, il vit partir de la rive opposée une figure habillée de blanc, d'une taille fine et déliée, accompagnée d'une autre figure plus épaisse et plus sombre. „Est-ce elle?” demanda aux yeux le cœur palpitant. Et les yeux s'efforçaient de s'assurer de quelque chose, pour être en état de répondre, et comme l'embarcation s'approchait, ils dirent au cœur: „C'est elle! c'est la désirée.”

Franz affecta de tousser avec violence, pour dissimuler la rougeur qui lui couvrait tout le visage, et la timidité inséparable du premier amour le porta à reculer d'un pas.

Il resta cependant assez près de la fenêtre, pour observer les dames qui arrivaient. Après avoir pris terre, elles passèrent devant l'auberge, et notre observateur aperçut avec ravissement les beaux yeux de la jeune fille, jetant un regard fugitif vers sa fenêtre.

Alors il souhaila à tous les diables Noher et Fasmann, qui continuaient à bavarder derrière lui, car il aurait bien voulu aller à la découverte, et c'eût été manquer au gouverneur, que de quitter la chambre. Heureusement l'au-

bergiste fut appelé en bas pour une affaire domestique; l'autre prit son chapeau, sa canne et sortit aussi.

### X.

Pendant ce temps, Jonas Boulling était arrivé avec le bac; il abordait, au moment où le gouverneur mettait le pied hors de l'auberge. Ce dernier se hâtait de gagner le rivage, en marchant aussi lestement qu'un homme qui vient de terminer une bonne affaire. Il est à présumer qu'il calculait en lui-même l'argent qu'il pourrait tirer du jeune homme, car sa tête se penchait tellement en avant, qu'il n'aperçut pas, venant droit à lui, le diable d'homme qui lui avait refusé sa fille en mariage.

Boulling le couchait d'autant plus sûrement en joue; et ses yeux, qui avaient jeté feu et flamme en le voyant arriver de chez Fasmann, mesuraient tous ses mouvements avec une attention marquée.

C'est ainsi qu'ils avançaient l'un sur l'autre, étant encore à la distance d'une vingtaine de pas.

Dans ce moment, M. Noher, qui avait sans doute fini son compte, leva la tête et aperçut le redoutable Boulling.

Il recula d'effroi, comme s'il eût mis le pied sur un serpent, prit tout-à-coup une autre direction, et tirant un papier de sa poche, il le porta bien vite sous son rayon visuel. Cette pantomime devait indiquer qu'il n'avait pas vu la figure désagréable qui était devant lui, mais qu'il s'était rappelé certaine affaire qui l'obligeait de prendre un autre chemin.

Les voilà donc qui s'en vont chacun de son côté, en se tournant le dos.

Mais Jonas, ne pouvant s'empêcher de suivre des yeux le fuyard craintif, heurta du pied contre une pierre, et manqua de donner du nez en terre. Il broncha si lourdement et fit un tel écart qu'il en perdit son chapeau.

Au bruit du trébuchement de Boulling, le gouverneur se retourna encore, et en présence des bonds ridicules qu'il lui voyait faire, il se mit à rire malicieusement. Jonas l'attrapa sur le fait, et fier de son opulence, il eut l'audace de menacer de sa canne le premier magistrat de la ville. Noher prit le parti le plus sage; il fit semblant de n'avoir rien vu, et enfila la première ruelle, où son ennemi le perdit de vue.

Jonas n'ayant plus rien qui l'occupât dans la rue, se mit à examiner l'auberge de Fasmann. Toutes les fenêtres passèrent la revue la plus sévère; après quoi il suivit la route que les dames avaient prise.

Franz avait bien envie de tourner aussi ses pas de ce côté, et quoique la probabilité de rencontrer M. Jonas fût bien propre à le dissuader de ce dessein, il n'en voulut pourtant point démordre, et quelques minutes après il sortit.

Son œil scrutateur se chargea de reconnaître, du plus loin qu'il pouvait, l'espace qu'il allait parcourir.

D'abord, il n'aperçut aucun oiseau de mauvais augure. Il parvint jusque dans le voisinage de la maison, où, après le dernier soleil couchant, un nouvel astre se leva pour lui. Il n'osait, cependant, trop s'approcher, et décrivant autour un cercle spacieux, il se hasarda, à une centaine de pas, de lever les yeux sur la porte.

Sa surprise fut extrême, lorsqu'il en vit sortir M. Boulling, qui paraissait très-agité, et dont le visage sombre était d'un rouge foncé. Notre marchand forçait sa marche et parlait tout seul.

Tout-à-coup, il s'arrêta, tira de la poche de sa veste deux thalers, les posa l'un après l'autre sur la première phalange de l'index, et frappa sur les bords avec une petite clef, pour juger par la pureté du son, de celle du métal. Un signe de tête fit connaître qu'il était satisfait de l'examen, et il poursuivit plus tranquillement son chemin.

### XI.

Un peu après, les dames du château sortirent de la petite maison, et tout en elles indiquait qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. La vieille, en descendant la rue, grondait et gesticulait beaucoup, quoique la demoiselle lui mît à plusieurs reprises, en la flattant et la caressant, le doigt sur la bouche, pour arrêter le torrent de ses reproches.

Debout, sur le seuil de sa porte, l'habitante de la cabane les suivait des yeux, un mouchoir à la main, avec lequel elle séchait ses pleurs.

Cette scène donna de l'inquiétude à Franz, et quand même il aurait pu gagner sur lui d'oser se présenter à la rencontre des dames, cette triste vue l'aurait intimidé.

Tout ce qu'il put faire, ce fut d'entrer chez la pauvre femme.

— Ah! mon cher Monsieur, lui cria-t-elle dès le premier abord, quelle scène je viens d'avoir à cause de vous!... Cependant, vous en êtes tout-à-fait innocent. Voyez un peu ce qui m'est arrivé... C'est le malheur des petites villes! On ne saurait proférer un mot sans que toute la commune en soit instruite. Vous vous souvenez du conseil que je vous donnai hier d'aller loger de préférence au „Paladin Noir.” Eh bien! quelque méchant qui nous écoutait aura sans doute été rapporter ce propos au marchand Boulling. Il vient d'entrer chez moi comme un forcené, et sans respect pour ces dames qui s'y trouvaient, devant lesquelles il s'est contenté de porter le doigt à son chapeau, il m'a traitée comme la dernière de créatures, exigeant de moi, sur-le-champ, une couple de thalers que je lui devais pour fournitures qu'il m'avait faites. Toute effrayée, je l'ai prié de m'accorder un peu de temps. „Pas une heure! a-t-il répondu. Allez trouver l'aubergiste Fasmann, à qui vous adressez les voyageurs: il vous donnera pour gratification de quoi me payer. — Monsieur Boulling, lui ai-je dit en pleurant, ne soyez pas si impitoyable à mon égard; vous connaissez ma pauvreté; vous savez que mon mari fut tué ici devant le pont qui brûlait, comme on voulait repousser l'attaque de l'ennemi. — Eh! que m'importe, a répondu Boulling; votre mari était sergent; on le payait exactement. Il n'a donc rempli que positivement son devoir en se faisant tuer.” Les deux dames, qui jusque-là ne s'étaient pas mêlées de la dispute, révoltées par la dureté de ces dernières paroles, l'ont prié avec douceur de me traiter plus humainement. „Oh! mon Dieu, oui, a-t-il répondu ironiquement, la seule grâce que je réserve à cette excellente femme, c'est une bonne saisie-exécution.” La jeune dame, sans lui répondre, a tiré de son porte-monnaie deux thalers qu'elle a déposés sur la table. Il les a bien vite rafflés, comme s'il eût craint qu'on ne les lui enlevât. „Bon! a-t-il dit, en se tournant de mon côté, vous voilà en règle sur ce point; mais ne vous avisez plus à l'avenir, ma mie, de vanter à un étranger qui vous demandera une auberge, le „Paladin Noir,” aux dépens de mon „Vaisseau d'Or;” autrement je saurai bien vous punir de cette complaisance pour le digne M. Fasmann.” A ces mots, nous tournant brusquement le dos, il a touché à peine son chapeau du bout du doigt en l'honneur des dames.

— Oh, le cœur dur! s'écria Franz; mais qu'avaient donc ces dames?... Elles semblaient n'être pas d'accord en sortant de chez vous; la vieille prodiguait les paroles, et, si j'en juge par la prodigalité de ses démonstrations, ce n'étaient pas des paroles de paix.

— Oh! elle aura sûrement grondé la demoiselle. Elle aime l'économie et regrette l'argent qu'on donne, quoiqu'il ne sorte pas de sa poche.

— C'était à moi à acquitter cette dette, dit Franz, puisque c'est à cause de moi que Boulling en a exigé le paiement avec tant de dureté.

Il eut bien de la peine à faire accepter en dédommagement quelques pièces d'argent à la pauvre femme, et il lui promit de la secourir plus efficacement dans la suite.

— Au retour d'un petit voyage que j'ai l'intention de faire, dit-il, je m'établirai pour quelque temps à Fehdingue. N'en parlez à personne, excepté à votre jeune bienfaitrice.

— Pourquoi donc justement n'en parler qu'à elle? demanda la femme avec un demi-sourire.

Cette question embarrassa un peu l'amou-

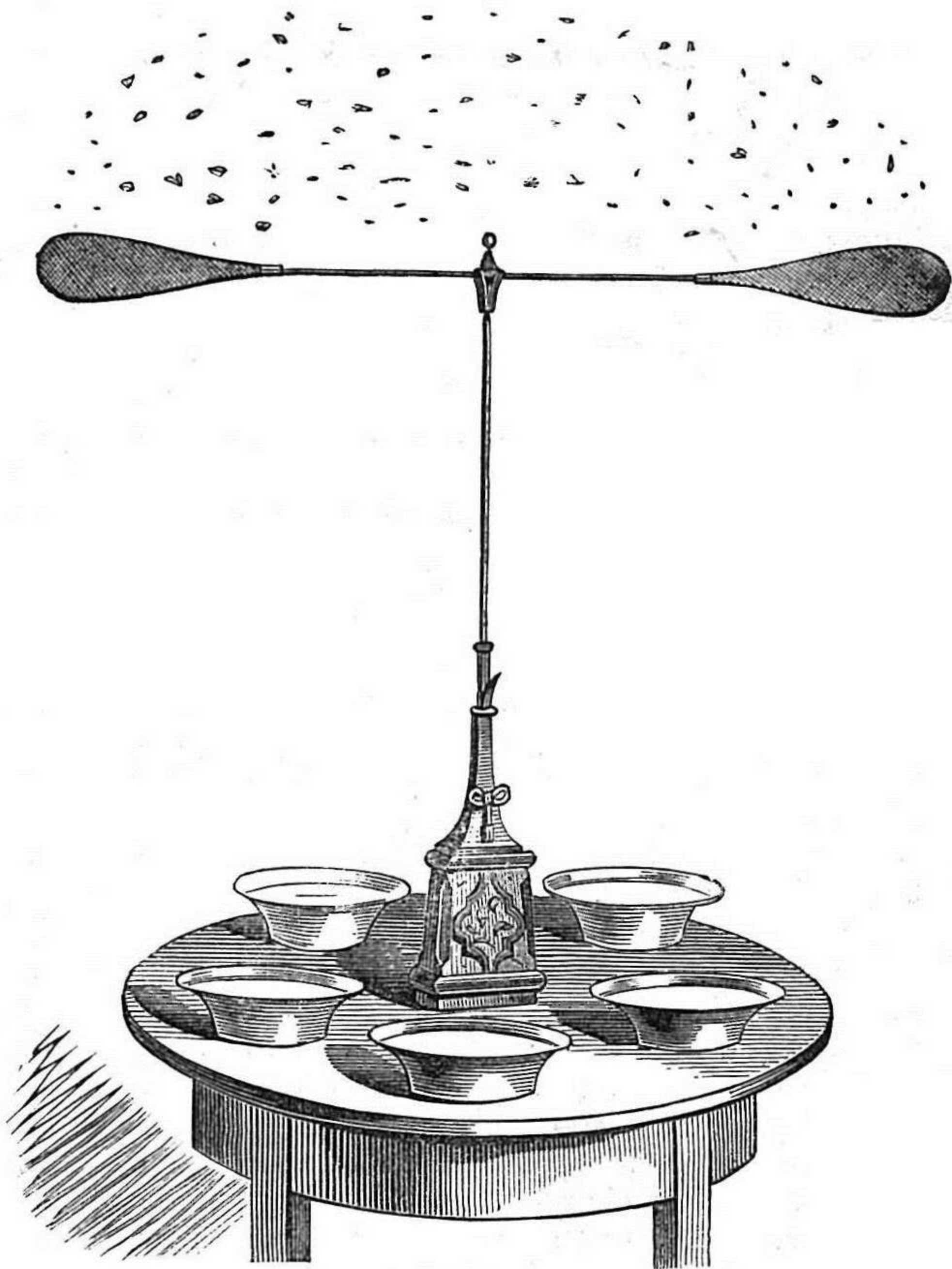
reux; cependant, il se tira d'affaire par l'explication suivante:

— Je n'entends pas dire positivement que vous instruisiez cette demoiselle de tout ce que vous savez à mon sujet; je dis seulement qu'il n'y aurait point d'inconvénient qu'une personne qui pense et agit si noblement, apprît par hasard ce petit secret.

— Bon! bon! je comprends, dit la veuve; bon voyage!

Après l'avoir quittée, il chargea M. Fasmann d'envoyer tous les jours à cette femme, jusqu'à son retour de la capitale, quelques plats de l'auberge, ajoutant qu'il prenait cette nourriture à sa charge.

Le gros Fasmann parut surpris; mais Franz raconta avec feu les avanies que la veuve avait souffertes de la part de Boulling, qui la punissait d'avoir recommandé le „Paladin Noir.” Alors notre aubergiste trouva que rien n'était plus juste que la nourriture commandée, promit de la fournir très-ponctuellement, et d'autant plus volontiers qu'il y trouvait son compte.



LE CHASSE-MOUCHES.

Le lendemain, Franz et Maurice parlaient séparément de Fehdingue.

## XII.

Afin de ne pas rester oisif jusqu'à leur retour, faisons plus ample connaissance avec M. Boulling et sa famille.

Il était d'origine anglaise; feu son grand-père, un navigateur, eut le malheur de tomber dans la mer. Déjà une baleine énorme ouvrait ses mâchoires pour l'engloutir (d'autres prétendent que ce n'était qu'un requin ordinaire), lorsque les intrépides matelots privèrent le monstre marin d'un bon repas et le régalerent en revanche de deux balles de fer. Boulling, échappé à ce double danger, fit vœu de nommer son premier-né Jonas, pour perpétuer la mémoire du danger qu'il avait couru d'avoir le sort du Jonas biblique.

Le marin, de retour sur la terre ferme, prit femme, et le premier fils qu'elle lui donna fut nommé Jonas.

L'Angleterre fut donc la baleine qui vomit notre Jonas, et le lança en Allemagne.

Il accompagnait dans ses voyages, en qualité de domestique, le fils d'un riche cordonnier de Londres, et il passa avec lui quelques années en Allemagne. Notre Anglais s'y plaisait, parce

que dans la plupart des villes qu'il visitait, on avait la bonhomie de considérer comme un noble lord ce lourdaud britannique. Son domestique s'amouracha d'une donzelle qu'il épousa. Il s'établit avec elle en Allemagne, lorsque le lord fut subitement rappelé à Londres, pour diriger en personne le grand magasin de chaussures de son père défunt.

De ce mariage naquit notre Boulling; et l'auteur de ses jours, en lui donnant le nom de Jonas, perpétua le souvenir du danger qu'avait couru son aïeul, d'être noyé ou avalé par un requin.

Il naquit dans un village où ses parents avaient établi une petite boutique, pour les besoins des paysans. Ils y faisaient si bien leurs affaires, qu'ils purent équiper décentement leur fils unique, et l'envoyer à Fehdingue, apprendre le commerce. Au bout de quelques années, il épousa la fille de son patron. Il resta donc à Fehdingue, prit sur lui de continuer le commerce de son beau-père, et l'étendit en gros comme en détail.

Depuis vingt-huit ans, il jouissait du privilège de fournir, lui tout seul, aux besoins de la ville, lorsqu'arriva le diable de jeune homme qui devait porter atteinte à sa prospérité.

Notre marchand privilégié avait atteint la cinquantaine, mais il était plein de force et de vigueur. Il se plaisait souvent à dire qu'un sang anglais circulait dans ses veines, et il en tirait vanité.

L'argent était à ses yeux ce qu'on pouvait acquérir et posséder de plus noble; car il le regardait comme le plus sûr moyen de subjuguer les autres hommes. En revanche, l'esprit, la vertu et le savoir étaient moins que rien pour lui. Aussi souriait-il avec une pitié ironique, toutes les fois qu'on vantait en sa présence un homme maltraité de la fortune, mais doué des qualités de l'esprit. Il témoignait la plus haute considération à de riches brasseurs, à des boulangers, qui avaient eu l'art de bâtir de grandes maisons avec de petits pains. Quant aux gros négociants, ils étaient pour lui les soleils du monde.

Son extérieur s'accordait parfaitement avec son intérieur. Pour se former une juste idée de sa stature, qu'on se représente un garçon brasseur, ou un fort de la halle, ramassé, trapu, à larges épaules. Il singeait aussi les mœurs anglaises, en affectant d'être un carnivore des plus voraces. Il travaillait des mâchoires avec un bruit insupportable, et tout homme qui mangeait décentement et sobrement, était, selon son expression, un meurt-de-faim.

Esquissons à présent le portrait de M<sup>me</sup> Boulling.

(A continuer.)

## LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

### Charade.

Hôtes charmants de mon premier,  
Tendres oiseaux, amants de la nature,  
De ma plaintive voix écoutez le dernier,  
Qui peint le tourment que j'endure.

Fontaine, ô toi, dont j'aime le murmure,  
Dont la fraîcheur embellit ce rosier,  
Ouvre-moi ton doux sein, coule, et sois mon entier;  
J'éteindrai ma soif dans ton onde si pure.

### Enigme.

Pétillant et plein de chaleur,  
Rarement avec moi l'on dort ou l'on s'ennuie;  
Je guéris la mauvaise humeur,  
J'affaiblis la mélancolie.

En Europe, en Asie, on vante ma vertu;  
Autant que moi jamais étranger n'a su plaire;  
On m'accueille en tous lieux, et je suis devenu  
Un superflu fort nécessaire.

(Le mot du LOGOGRIPHE, paru dans notre N<sup>o</sup> 32, est ROC, or.)